

DANIEL KEHLMANN

Le Roman de Tyll Ulespiègle

traduit de l'allemand
par Juliette Aubert

ACTES SUD

CHAUSSURES

La guerre n'était pas encore arrivée jusque chez nous. Nous vivions dans la crainte et l'espoir, en tâchant de ne point attirer la colère de Dieu sur notre ville entourée de remparts, avec ses cent cinq maisons, son église et son cimetière où nos ancêtres attendaient le jour de la Résurrection.

Nous priions beaucoup pour tenir la guerre à distance. Nous priions le Tout-Puissant et la bonne Vierge, nous priions la maîtresse de la forêt et les gnomes de minuit, saint Gervin, saint Pierre le gardien, Jean l'évangéliste et, pour plus de sûreté, nous priions aussi la Vieille Mela qui sillonne les cieux avec son escorte, dans les nuits âpres où les démons déambulent librement. Nous priions les créatures à cornes des temps anciens et l'évêque Martin, qui avait partagé son manteau avec le mendiant gelé, si bien qu'ils eurent froid tous les deux pour faire plaisir à Dieu, car un demi-manteau en hiver, ça sert à quoi, sans oublier bien sûr saint Maurice, qui avait choisi la mort avec toute sa légion pour ne pas renier sa foi en un Dieu unique et juste.

Deux fois par an, nous recevions la visite du collecteur des impôts, qui semblait toujours étonné de nous voir en vie. De temps à autre, des marchands

venaient aussi chez nous mais, comme nous n'achetions pas grand-chose, ils passaient vite leur chemin et ça nous allait bien. Nous n'avions besoin de rien en provenance du vaste monde et nous ne pensions pas à lui, jusqu'à ce matin où une charrette bâchée et tirée par un âne s'est avancée dans notre grand-rue. C'était un samedi et le printemps depuis peu, l'eau de la fonte des neiges faisait enfler la rivière et nous avions semé le grain dans les champs qui n'étaient pas en jachère.

Une tente en toile de voile rouge était déployée sur la charrette. Une vieille femme était accroupie devant. Son corps ressemblait à un sac, son visage à du cuir, ses yeux à de minuscules boutons noirs. Derrière elle, une femme plus jeune, brune, avec des taches de rousseur. Sur le siège du cocher, un homme que nous reconnûmes alors qu'il n'était jamais venu ici et, lorsque les premiers se souvinrent et crièrent son nom, d'autres se souvinrent aussi et on entendit bientôt des quantités de voix s'écrier de toutes parts : Tyll est là ! Tyll est venu ! Regardez, c'est Tyll ! Il ne pouvait s'agir que de lui.

Les tracts parvinrent même jusque chez nous. Ils arrivaient par la forêt, emportés par le vent, apportés par les marchands – dans le vaste monde, on en imprima plus qu'on ne pouvait en compter. Il y était question de *La Nef des fous* et de l'immense bêtise des curés et du méchant pape de Rome et du diabolique Martinus Luther de Wittenberg et du sorcier Horridus et du Dr Faust et de Gavin le héros de la Table ronde et justement de lui, Tyll Ulespiègle, venu nous voir en personne. Nous connaissions son pourpoint bigarré, sa capuche déformée et son manteau en peau de veau, nous connaissions

son visage émacié, ses petits yeux, ses joues creuses et ses dents de lapin. Son pantalon était en bon tissu, ses chaussures en cuir de qualité, mais il avait des mains de voleur ou de greffier, des mains qui n'avaient jamais travaillé ; la droite tenait la bride, la gauche le fouet. Ses yeux étincelaient, il saluait par ici et par là.

— Et toi, comment t'appelles-tu ? demanda-t-il à une petite fille.

La petite ne dit rien car elle ne comprenait pas que quelqu'un de célèbre puisse lui adresser la parole.

— Vas-y, réponds !

Lorsqu'elle dit en bafouillant qu'elle s'appelait Martha, il se contenta de sourire, comme s'il le savait depuis toujours.

Il lui demanda alors avec une grande attention, comme si c'était important pour lui :

— Et tu as quel âge ?

Elle se racla la gorge et le lui dit. Au cours des douze années de sa vie, elle n'avait jamais vu d'yeux comme les siens. Des yeux comme ceux-là, il y en avait peut-être dans les villes libres de l'Empire et à la cour des grands de ce monde, mais jamais quelqu'un avec des yeux pareils n'était venu chez nous. Martha ignorait jusque-là que le visage d'un homme pouvait exprimer une telle force, une telle ardeur d'âme. Un jour, elle raconterait à son mari et, bien plus tard encore, à ses petits-enfants incrédules qui prendraient Tyll Ulespiègle pour un vieux personnage de légende, qu'elle l'avait vu en personne.

La charrette l'avait dépassée, son regard avait déjà glissé sur autre chose, d'autres gens au bord de la route. Tyll est venu ! entendit-on à nouveau depuis la chaussée et Tyll est là ! aux fenêtres et Tyll

est arrivé ! depuis la place de l'église, vers laquelle se dirigeait maintenant sa charrette. Il fit claquer son fouet et se leva.

En un rien de temps, la charrette se transforma en scène. Les deux femmes replièrent la tente, la jeune noua ses cheveux en chignon, posa une petite couronne dessus, jeta un morceau d'étoffe pourpre sur ses épaules, la vieille se plaça devant la charrette, éleva la voix et entonna une rengaine. Son dialecte semblait provenir du Sud, des grandes villes de Bavière, et il n'était pas facile à comprendre, mais nous avons quand même compris qu'il s'agissait d'une femme et d'un homme qui s'aimaient et ne pouvaient pas se rejoindre parce qu'une étendue d'eau les séparait. Tyll Ulespiègle prit un tissu bleu, s'agenouilla, le jeta tout en le retenant d'un côté, de sorte qu'il se déplia en claquant ; il le ramena vers lui et le rejeta, le ramena, le rejeta, et vu comment il était agenouillé d'un côté et la femme de l'autre, avec ce bleu qui ondulait entre eux, on aurait dit qu'il y avait vraiment de l'eau, et les vagues montaient et descendaient tellement qu'aucun bateau ne pouvait naviguer dessus.

Lorsque la femme se redressa et regarda les grosses vagues, le visage figé par la peur, nous nous sommes aperçus d'un coup combien elle était belle. Debout là, les bras tendus vers le ciel, elle semblait ailleurs, et aucun de nous ne pouvait détacher son regard d'elle. Du coin de l'œil seulement, nous avons vu son amant bondir, danser, gesticuler, brandir son épée et combattre dragons, ennemis, sorcières et méchants rois, sur le rude chemin qui le menait à elle.

La pièce dura jusque dans l'après-midi. Et nous avons beau savoir que les vaches avaient mal aux

pis, aucun de nous ne s'impatia. La vieille récitait heure après heure. Il nous paraissait impossible de retenir autant de vers et certains d'entre nous la soupçonnèrent de les inventer en chantant. Pendant ce temps, le corps de Tyll Ulespiègle était toujours en mouvement, on aurait dit que ses semelles ne touchaient jamais le sol ; chaque fois que nous le repérions, il se trouvait à un autre endroit de la petite scène. À la fin, il y eut un malentendu : la jolie femme s'était procuré du poison pour faire semblant d'être morte et ne pas être obligée d'épouser son méchant tuteur, mais le message adressé à son amant et qui expliquait tout s'était perdu en route et lorsque lui, le vrai fiancé, l'ami de son âme, finit par se retrouver devant son corps inerte, l'effroi le frappa comme la foudre. Il resta là un long moment, comme gelé sur place. La vieille se taisait. Nous entendions le vent et les vaches qui meuglaient. Personne ne respirait.

Pour finir, il sortit son couteau et se frappa la poitrine. C'était étonnant, la lame disparut dans sa chair, un foulard rouge jaillit de son col comme un flot de sang et il expira dans un râle à côté d'elle, tressaillit une dernière fois, ne bougea plus. Il était mort. Il tressaillit encore une fois, s'assit, s'effondra de nouveau. Tressaillit encore, ne bougea plus et cette fois, c'était pour de bon. Nous avons attendu. Bel et bien. Pour de bon.

Quelques secondes plus tard, la femme se réveilla et remarqua le corps sans vie à côté d'elle. Au début, elle n'arriva pas à y croire, elle le secoua, puis elle comprit et, de nouveau, elle n'arriva pas à y croire, puis elle pleura comme si plus rien n'irait jamais bien sur cette terre. Après quoi elle lui prit son

couteau et se tua à son tour, et nous avons admiré une fois de plus le rusé dispositif et cette lame qui s'enfonçait dans sa poitrine. À présent, il ne restait plus que la vieille qui récita encore quelques vers que nous n'avons pas vraiment compris, à cause du dialecte. Sur quoi la pièce a pris fin et beaucoup d'entre nous pleuraient encore, alors que les morts s'étaient relevés depuis longtemps et s'inclinaient.

Mais ça ne s'arrêtait pas là. Les vaches durent encore attendre car la tragédie fit place à une comédie. La vieille battait du tambour et Tyll Ulespiègle sifflotait dans une flûte et dansait avec la femme qui n'était plus si belle que ça maintenant, il dansait vers la droite et la gauche, en avant et en arrière. Le couple lançait les bras en l'air, leurs mouvements s'accordaient comme si ce n'étaient pas deux personnes différentes, mais un simple reflet. Nous autres ne dansions pas trop mal non plus, nous faisons souvent la fête, mais aucun de nous ne savait danser comme eux ; à les regarder, on avait l'impression que le corps humain ne pesait rien et que la vie n'était pas triste, ni dure. Du coup, ça nous a pris, nous aussi, et nous avons commencé à nous balancer, à faire des bonds, des sauts et des tours.

Mais soudain, la danse s'est arrêtée. À bout de souffle, nous avons levé les yeux vers la charrette sur laquelle Tyll Ulespiègle se trouvait seul, les deux femmes étaient invisibles. Il chantait une ballade moqueuse au sujet de ce pauvre et stupide roi d'hiver, le prince-électeur du Palatinat, lui qui avait cru pouvoir vaincre l'empereur et reprendre la couronne de Prague aux protestants, mais son royaume avait fondu avant la neige. Il était aussi

question de l'empereur qui avait toujours froid à force de prier, ce gringalet qui tremblait devant les Suédois dans son palais de la Hofburg à Vienne, puis Tyll enchaîna sur le roi de Suède, le lion de minuit, fort comme un bœuf, mais à quoi bon, puisque la balle de Lützen l'avait emporté comme un vulgaire mercenaire et voilà que ta lumière s'est éteinte, adieu, royale fleur bleue, exit le lion ! Tyll Ulespiègle riait, et nous avec, parce qu'on ne pouvait pas lui résister et que ça faisait du bien de se dire que les grands de ce monde mouraient, tandis que nous étions encore en vie, puis il entonna un chant au sujet du roi d'Espagne à la lèvre inférieure charnue, lui qui croyait dominer le monde alors qu'il était fauché comme les blés.

Nous riions tellement qu'il nous fallut un moment pour remarquer que la musique avait changé et qu'elle n'avait plus rien de moqueur. Il chantait à présent une ballade sur la guerre, les cavalcades, le cliquetis des armes et l'amitié entre hommes, la mise à l'épreuve dans le danger et la jubilation des balles sifflantes. Il évoqua la vie des mercenaires et la beauté de la mort, l'allégresse de chacun chevauchant vers l'ennemi, et nous avons tous senti notre cœur battre plus vite. Les hommes parmi nous souriaient, les femmes dodelinaient de la tête, les pères hissaient leurs enfants sur leurs épaules, les mères regardaient fièrement leurs fils.

Seule la vieille Luise sifflait entre ses dents, secouait la tête et marmonnait à voix si haute que les gens à côté lui dirent qu'elle n'avait qu'à rentrer chez elle. Sur quoi elle fit d'autant plus de bruit ; personne ne voyait-il donc ce qu'il était en train de faire ? Il l'invoquait, il la faisait venir !

Mais lorsque nous avons sifflé à notre tour en lui faisant signe que non et en la menaçant, elle a fini par déguerpir, Dieu soit loué, et Tyll se remit à jouer de la flûte, la femme à ses côtés avait maintenant l'air majestueux d'une personne de haut rang. Elle chantait d'une voix claire au sujet de l'amour, plus fort que la mort. Elle parlait de l'amour des parents, l'amour de Dieu et l'amour entre homme et femme et là, quelque chose changea de nouveau, la cadence s'accéléra, les sons se firent plus aigus et plus stridents, la chanson évoqua soudain l'amour charnel, les corps chauds qui se roulent dans l'herbe, l'odeur de ta nudité et tes grosses fesses. Les hommes parmi nous riaient, puis les femmes se joignirent à eux, mais c'étaient les enfants qui riaient le plus fort. La petite Martha riait aussi. Elle s'était avancée et elle comprenait bien la chanson car elle avait souvent entendu sa mère et son père au lit, et aussi les commis dans la paille et sa sœur avec le fils du menuisier l'année dernière – une nuit, ces deux-là s'étaient esquivés, mais Martha les avait suivis à pas de loup et elle avait tout vu.

Un large sourire lubrique se dessina sur le visage de l'homme célèbre. Une forte attraction s'était déployée entre lui et la femme, qui le forçait à aller vers elle et elle vers lui, tellement leurs corps étaient attirés l'un vers l'autre, et ça devenait insupportable qu'ils ne finissent pas une bonne fois par se toucher. Mais la musique qu'il jouait semblait l'empêcher car elle venait de changer comme par erreur et le moment était passé, les sons ne le permettaient plus. C'était l'Agnus dei. La femme joignit pieusement les mains, *qui tollis peccata mundi*, il recula et ils parurent tous deux effrayés par la

sauvagerie qui avait failli s'emparer d'eux, autant que nous l'étions nous-mêmes, et nous avons fait le signe de croix en nous souvenant que Dieu voyait tout et n'approuvait pas grand-chose. Ils tombèrent à genoux et nous avons fait pareil. Il posa la flûte, se leva, étendit les bras et quémанда de l'argent et de la nourriture. C'est que, dit-il, il est temps de faire une pause. Et le meilleur viendrait, si on lui glissait une belle somme, juste après.

Hébétés, nous avons fouillé dans nos poches. Les deux femmes circulaient avec des timbales. Nous avons tellement donné que les pièces cliquaient et bondissaient. Tout le monde a donné : Karl Schönknecht et Malte Schopf, et sa sœur qui zézaie, et la famille du meunier, si avare d'habitude, elle a aussi donné, et Heinrich Matter l'édenté et Matthias Wohlsegen ont beaucoup donné aussi, alors que c'étaient des artisans qui se croyaient mieux que les autres.

Martha fit lentement le tour de la charrette.

Tyll Ulespiègle était assis là, adossé à la roue de la charrette et buvant dans une grande chope. L'âne était à côté de lui.

— Viens par ici, dit-il.

Elle s'approcha, le cœur battant.

Il lui tendit la chope.

— Bois, dit-il.

Elle la prit. La bière avait un goût amer et lourd.

— Les gens d'ici. Ce sont des gens bien ?

Elle acquiesça.

— Des gens paisibles, qui s'entraident, se comprennent, s'apprécient, ce genre de personnes ?

Elle but encore une gorgée.

— Oui.

— Eh bien dans ce cas, dit-il.

— C'est ce que nous allons voir, dit l'âne.

Effrayée, Martha laissa tomber la chope.

— La bonne bière, dit l'âne. Stupide enfant.

— On appelle ça parler avec le ventre, dit Tyll Ulespiègle. Tu pourras apprendre, si tu veux.

— Tu pourras apprendre, dit l'âne.

Martha récupéra la chope et recula d'un pas. La flaque de bière s'étendit, puis rétrécit, la terre sèche absorbait l'humidité.

— Je suis sérieux, dit-il. Viens avec nous. Tu me connais maintenant. Je suis Tyll. Ma sœur, là-bas, s'appelle Nele. C'est pas ma sœur. Le nom de la vieille, je l'ignore. L'âne, c'est l'âne.

Martha le dévisageait.

— On t'apprendra tout, dit l'âne. Moi, Nele, la vieille et Tyll. Et tu partiras d'ici. Le monde est grand. Tu pourras le voir. Je ne m'appelle pas bêtement âne, j'ai aussi un nom, je m'appelle Origène.

— Pourquoi me demandez-vous ça à moi ?

— Parce que tu n'es pas comme eux, dit Tyll Ulespiègle. Tu es comme nous.

Martha lui tendit la chope mais il ne la prit pas, si bien qu'elle la posa par terre. Son cœur battait la chamade. Elle pensa à ses parents, à sa sœur et à la maison où elle habitait, elle pensa aux collines derrière la forêt et au bruit du vent dans les arbres, qu'elle imaginait forcément différent ailleurs. Et elle pensa à la potée que préparait sa mère.

Les yeux de l'homme célèbre étincelèrent lorsqu'il dit en souriant :

— Pense à ce vieux dicton. Quelque chose de mieux que la mort, ça se trouve partout.

Martha fit non de la tête.